

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



BERTHELOT & Cie
Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET SEUL VÉRITABLE VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET LE SEUL REMÈDE SÛR CONTRE TOUTES FIEVRES INTERMITTENTES DES MARAIS
LE GRAND TONIC RENFORÇANT-JOUR

FEUILLETON du CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

— Je viendrai te prendre. Nous monterons par le petit escalier de la cour, et nous entrerons par les appartements privés de madame Louise.

— De cette façon, on ne te verra pas...

— Oui ! c'est cela ! — dit le vicomte d'une voix faible.

— Maintenant, il ne s'agit que d'avoir le consentement de madame de Maïllé.

— Qu'elle ne te refusera pas !

— Oh ! — dit Cocqueville, — sois sans crainte ! Je crois que madame de Maïllé n'a rien à me refuser ! Attends ici, je reviens vite.

Et, quittant son ami, il ouvrit la porte du jeu de paume et s'élança au dehors.

De Maïllé demeura immobile, assis à la même place, le front penché, la respiration sifflante.

Un silence profond régnait dans cette salle du jeu de paume. On entendait au dehors les cris du peuple et le bruit que faisaient les chevaux et les piétons.

Puis, après du pont levis, dans la cour intérieure du Louvre, et dans la rue des Fossés-Saint-Germain, des groupes nombreux de valets, d'écuyers, de pages, de soldats et d'archers, se mêlaient à la foule des curieux.

C'était les gens, gardes, les hommes de suite des grands seigneurs de la cour de France.

Ce bruit incessant, tumultueux, grondant comme les vagues de la mer agitées par le vent, arrivait à travers l'épaisseur des murailles comme un



A OTTAWA

Sir John (à Langevin et Chapleau). — A c't'heure, vous autres, vous allez faire les morts. Vous ne verrez rien, vous ne soufflerez mot, pendant que je vais faire servir cette corde. Vous comprenez comment ça se passera. C'est ni vu, ni connu, je t'embrouille.

bourdonnement jusqu'aux oreilles du vicomte, mais sa préoccupation morale était trop grande, ses souffrances physiques trop vives, pour qu'il accordât la moindre attention à ce bruit du dehors.

Il n'entendait rien.

Il n'entendit même pas la petite porte de la salle se rouvrir et un homme, costumé en marqueur (celui qui déjà était venu chercher des balles), se glisser doucement sur les dalles recouvrant le sol.

De Maïllé pensait.

Il se disait qu'il allait voir Catherine, et il formulait, dans son esprit, toutes les phrases de tendresse qu'allait lui inspirer la vue de celle qu'il adorait.

— Catherine ! — disait-il, — Oh ! je vous aime ! Sans vous je mourrai ! Que faut-il faire pour vous consacrer ma vie...

— Ce que je vais vous dire, monsieur de Maïllé ! — dit une voix à l'oreille d'Aymeric.

Celui-ci tressaillit : il fit un effort et se retourna.

L'homme vêtu en marqueur du jeu

de paume était debout derrière lui.

De Maïllé le regarda avec une attention extrême, puis tout à coup une expression d'étonnement profond, de stupefaction se peignit sur sa physionomie :

— Monsieur de Lustupin ! — dit-il.

— Chut ! — fit le marqueur en posant un doigt sur ses lèvres.

— Vous ici ? Sous ce costume !

— Que vous importe le costume que porte le corps pourvu que le cœur aime et que l'esprit vous serve ?

— Mais que faites-vous ici ?

— Je viens vous donner un bon conseil.

— Comment ?

— Et d'abord, monsieur le vicomte, — reprit Lustupin en s'essuyant familièrement sur le siège que venait de quitter Cocqueville, — il faut que vous sachiez que je suis tout à fait au courant de vos affaires d'amour avec mademoiselle de Lespars.

— Vous ?

— Pardiéu ! Si je n'avais pas été au courant de cette passion, pourquoi, je vous le demande ! vous

cussé-je transporté dans la maison du conseiller, le soir où les amis de la princesse Louise vous assaillaient sur la place.

J'aurais pu frapper à la porte d'une autre maison, mais je m'en suis gardé !

Je savais que le conseiller de Lespars était sorti, que mademoiselle Catherine était seule avec Barba et Jean, et, ma foi ! j'ai pensé que la vue de la jeune fille et les soins qu'elle vous prodiguerait, seraient les meilleurs moyens à employer pour vous guérir vite. Ai-je été bon médecin ?

— Vous avez agi ainsi en sachant ce que vous faisiez ?

— Oui.

— Mais je ne vous connaissais pas moi !

— Mais je vous connaissais, moi !

— Pourquoi m'avoir servi ?

— Parce que vous êtes un brave gentilhomme pour lequel j'ai une affection tendre...

— Vous m'aimez ? pourquoi ?

— Vous le saurez bientôt...

— Mais cependant...

— Permettez ! Pour le présent, il ne s'agit pas d'une explication entre nous, mais d'un désir ardent, exprimé par vous, de voir mademoiselle de Lespars et de lui parler. C'est le désir ardent que je vais satisfaire.

— Vous ?

— Moi même !

Aymeric regardait Lustupin comme un homme qui se demande si son interlocuteur ne se moque pas de lui.

Evidemment il ne comprenait pas le motif de scène qui avait lieu.

— Voulez-vous voir mademoiselle de Lespars ? demanda Lustupin.

Aymeric lui saisit les mains : il oubliait tout pour ne songer qu'à Catherine.

— Oui ! — dit-il, — oui, je veux la voir et fussiez-vous le diable que j'accepterais vos services.

— Je ne suis pas le diable, mon cher vicomte, mais je vous servirai.

— Je verrai Catherine ?

— Dans une heure elle sera près de vous.

— Comment ferez-vous ?

— Je ne puis vous le dire, mais vous la verrez !

— Ici ?

— Ici ou autre part. Peu importe !

Vous verrez mademoiselle de Lespars, monsieur de Maïllé, et je vous jure Dieu ! qu'elle n'épousera pas le baron de Céranon.

Aymeric fit un effort pour se lever.

— Soyez calme et attendez ! — dit Lustupin en le contraignant doucement à se rasseoir.

XXVII

LES DOUZE

En quittant la salle du jeu de paume, le baron de Cocqueville avait traversé le pont-levis du palais, et passant sous la voûte il était entré dans la cour du Louvre, regardant de valets et de gens de suite.

S'avançant vers le pavillon de gauche, celui donnant sur les jardins, Cocqueville gravit lentement les degrés du grand escalier de pierre.

Au premier étage, dans le grand vestibule, il rencontra la "Compagnie des gardes de la Porte," qui, sous les armes, faisait la haie jusqu'à l'entrée de la première salle ou "Salle des Gardes" exclusivement réservée aux "Cent gentilshommes du roi" de service.

Cette salle communiquait avec des "Cariatides" dans laquelle Jean Goujon venait de placer ces quatre magnifiques statues ayant donné leur nom à la salle.

Là, était une réunion brillante, parée de costumes somptueux ; là, était la cour du futur roi François et de la jolie reine Claude.

Là, s'étaient les éblouissants costumes de soie et de velours, là, rutilaient les bijoux, là, miroitaient les dorures.

Au fond de la "salle des Gardes" s'ouvrait une grande porte donnant sur la "Salle du Trône." Là, l'affluence était plus nombreuse encore.

On voyait passer les princes et les princesses aux pourpoints ou aux robes de nuances rouge, — cramoisie, — car, d'après la loi de 1509, princes et princesses avaient seuls le droit de porter des étoffes de soie et cette nuance.

Les gentilhommes, dames ou demoiselles, pouvaient en placer sur leurs pourpoints et haut-de-chausses, sur leurs cottes et leur manohons aussi en abusant-ils.

Quant aux dames de la princesse Louise et de la reine Marie, on les reconnaissait à leur robe de velours rouge taudis que les dames des princes et des princesses portant des robes de velours noir.

En entrant dans cette salle encombrée par la foule des courtisans, Cocqueville, qui avait l'habitude des lieux, jeta autour de lui un regard rapide.

Près d'une des fenêtres, donnant sur le jardin, dans un de ces petits salons pris dans l'épaisseur de la muraille et dont la galerie du Louvre offre encore les exemples, était rassemblée une société d'hommes, élégants seigneurs jeunes et beaux, tous vêtus de couleur sombre et affectant une grande sobriété de gestes et une certaine raideur de mouvement.

Pas un des courtisans ne s'approchait de ce groupe, qu'au contraire on semblait fuir, et pas un de ceux qui était dans l'embrasure ne paraissait chercher à adresser un salut et un sourire aux autres qui passaient.

Il y avait entre ces hommes et la foule rouante comme une barrière de glace infranchissable.

Ils étaient onze, à peu près de même âge et de même taille.

Le plus jeune pouvait avoir vingt-cinq ans, le plus âgé trente.

Quoique leur costume différait de nuance et de coupe, il y avait entre eux certains points de ressemblance qui indiquaient un uniforme adopté.

Tous les vêtements, pourpoints et haut-de-chausses, étaient de velours de même nuance pour chaque costume, et ces nuances étaient en noir, ou violet, ou brun, ou gris foncé. Les chausses étaient invariablement d'un gris clair.

Tous les ceinturons étaient de peau de daim, agrafés par une agrafe semblable, en argent ciselé, ayant la forme d'un écusson, et portant deux étoiles d'or sur un champ d'azur.

Toutes les épées étaient de même longueur, de même grandeur et ornées de même.

Tous avaient des fourreaux de velours violet et des pommeaux d'argent portant, en relief, l'écusson de l'agrafe.

Les chapeaux étaient de même forme, des feutres pointus aux bords étroits et ornés de plumes noires, violettes, grises ou brunes, mais pas d'autre nuance.

Une agrafe armoriée, comme celle de la ceinture et comme le pommeau de l'épée, attachait ces plumes sur le bord plat et étroit du feutre.

Chose non moins étonnante que cette confraternité de costumes, et qui, certes, n'était pas moins cause que les regards se portaient sur ces jeunes gens, c'est que tous les onze étaient de beaux cavaliers.

C'était comme une association de types nobles et de riches natures.

Au moment où Cocqueville entrait dans cette magnifique salle des Carriatides, la conversation entre les onze causeurs paraissait être des plus animées.

Un d'eux, personnage de haute taille, aux formes élégantes, aux allures indiquant l'homme de guerre, tenait le haut du groupe, c'est à dire qu'il était appuyé contre la base de la fenêtre fermée et qu'il parlait, dominant les dix autres, qui tous étaient tournés vers lui.

La salle était pleine de courtisans, dorés sur tous les contours de leurs pourpoints et de leurs chausses, et de dames aux replendissantes parures.

A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 27 Juin 1885.

UN CALCUL FATIDIQUE

A une réunion des membres de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance M. le sénateur Trudel a donné une longue conférence sur l'attitude de l'Etendard vis-à-vis des autres journaux sur la question de la maçonnerie.

La tâche qu'il a entreprise est herculéenne. Dans la lutte où il s'est engagé depuis la fondation de l'Etendard il a écrit un article de trois colonnes par jour. Trois colonnes de l'Etendard étant quatre pieds en mesure de longueur, si on découpe ces articles et si on les met bout à bout il en faudra 46 pour faire un arpent. Un mille étant composé de 5,152 pieds, l'Etendard ayant été fondé mercredi le 24 janvier 1883, le Grand-Vicaire ayant composé un article de longueur de quatre pieds par jour depuis sa fondation et comme il y a sept milles, c'est-à-dire 36,064 pieds des bureaux de l'Etendard jusqu'à l'asile de la Longue Pointe, il a donc fallu 908 jours de rédaction de l'organe castor pour avoir une longueur suffisante pour arriver à l'asile.

Comme il s'est passé 830 jours depuis le 24 janvier 1883 jusqu'aujourd'hui, le 20 juin, il faudra encore au sénateur Trudel 78 jours pour arriver avec la longueur de ses articles à l'asile Saint Jean de Dieu. C'est à dire qu'il s'y rendra lundi, le 2 septembre prochain. On que les dit actionnaires de l'Etendard attendent cette date pour faire cesser la publication du journal.

UNE TRAGEDIE

M. Prendergast, le gérant de l'Etendard, était assis dans son bureau jeudi dernier, vers deux heures de l'après midi.

La tête baissée sur son pupitre il se comprimait le front à deux mains et y exerçait une pression à raison de trente livres au pouce carré.

Son esprit barbotait dans des marécages les plus profonds de la réflexion pour trouver le moyen de fournir un dividende un peu chouette pour les actionnaires.

Tout à coup il se sentit une fraîcheur inattendue sur le crâne.

Il se passa la main sur le cuir chevelu et il y reçut une goutte d'eau, puis une deuxième, une troisième.

Il leva les yeux vers le plafond.

Les gouttes d'eau étaient devenues un mince filet continu.

Il se leva de son siège et il constata qu'un véritable torrent d'eau s'échappait du plâtre du plafond.

Il appela un commis et lui dit: Le tuyau de l'aqueduc vient certainement de crever dans le bureau de M. Trudel. Montez vite avec moi afin que nous puissions arrêter l'inondation.

M. Prendergast et son commis montèrent au premier étage et essayèrent d'ouvrir la porte du bureau du rédacteur.

Peine inutile, cette porte était fermée à clé. La clé se trouvait dans la serrure à l'intérieur.

On força la porte. Horreur!

Quel spectacle terrible s'offrit aux yeux de M. Prendergast?

M. Trudel, était tombé sur le plancher et moitié noyé.

Le malheureux directeur des castor fondait en larmes. Sur son pupitre on vit un numéros de la Patrie contenant un compte-rendu du jugement du juge Torrance, débutant l'action intentée contre le Maire pour annuler son élection.

M. Prendergast s'étant aperçu que son "boss" n'était pas encore complètement fondu a réussi à le sauver en l'entourant de glace.

Tous les jours Hénault apportait une demi tonne de glace au bureau de l'Etendard pour empêcher la décomposition totale du sénateur Trudel.

Tout le monde dit le succès du Maire Deaugrand en cour supérieure cause maintenant un froid parmi les Castors.

LE DUEL EN ANGLETERRE

L'auteur anonyme du livre sur la société anglaise raconte ainsi comment le duel a disparu des mœurs britanniques:

Nous sommes un peuple trop moral et trop vertueux disent modestement les Anglais, pour avoir laissé se continuer chez nous cette coutume barbare et antichrétienne.

Mais il est une autre cause plus sérieuse et plus vraie: c'est la loi qui punit tout meurtrier de mort. Et le chapitre des circonstances atténuantes n'existant pas dans la législation de la Grande-Bretagne, celui qui tue son adversaire en duel est pendu.

C'est en 1843, à la suite d'une rencontre où le lieutenant Munroe tua le colonel Fawcett, son beau-frère, dans des conditions qui soulevèrent un sentiment général de réprobation, que les duels, jusqu'alors en grande faveur dans l'armée, cessèrent. En face de la clameur publique, le gouvernement se vit contraint de laisser appliquer la loi. Munroe fut donc pendu à Newgate, et les quatre témoins, jugés pour complicité de meurtre, furent condamnés aux travaux forcés. Mais cette sévérité draconienne eut le résultat que n'avait jamais pu atteindre les scolaires arguments et tous les lieux communs de la philosophie. Richelieu et d'autres ont essayé chez nous du même moyen sans succès. Nous avons placé le point plus haut que la crainte de la mort; les Anglais, gens pratiques, ne s'échauffent pas ainsi l'imagination.

Il faut, du reste, leur rendre cette justice, les rencontres étaient sérieuses et l'honneur ne s'y satisfaisait pas d'une simple égratignure. Ils ne se battaient qu'au pistolet, observant des règles rigoureuses, s'il faut en juger par l'article suivant, l'un des vingt-six du Code des duellistes, établi en 1777 aux assises d'été de Clowndel (Irlande), par les gentlemen de Tipperary, Galway, Mays, Sligo et Roscommon, et qui de la verte Erin fut adopté par le gentry anglais:

"Règle II — Un coup raté ne compte pas et tirer en l'air n'est admis en aucun cas. Nul ne doit se battre s'il n'a été insulté, et avant d'entrer sur le terrain, l'insulteur doit présenter ses excuses à l'offensé. Se battre sans se blesser est considéré comme une puérilité déshonorante et par conséquent défendu."

LES TRIBUNAUX COMIQUES

LA CHASSE AUX FIACRES

La physionomie générale de Paris a été cent fois peinte, ses coins ignorés ont été décrits, la vie parisienne est quotidiennement racontée sous forme anecdotique par les chroniqueurs, et aucun observateur n'a songé encore à nous montrer la chasse aux voitures avec tous les ennuis, ses périls et les épisodes souvent burlesques qu'elle fait naître les jours d'averses sabbites, ou à la sortie des théâtres, ou les soirs de dimanche, quand les chemins de fer de la banlieue ramènent trente ou quarante mille Parisiens; dans toutes les occasions, enfin, où les susdits Parisiens, qui, en principe, ne veulent pas aller à pied, sont intraitables lorsque leur besoin d'une voiture est justifié par la fatigue et la longueur de la route à parcourir par eux et leur famille.

On cite cet aphorisme d'un voyageur à un voisin de compartiment qui lui proposait l'échange de leur place: "En wagon, il n'y a pas de galanterie, il n'y a que des coins." On ferait un in-folio des réflexions qui s'échangent également entre piétons se disputant une voiture.

Tout le monde n'a pas la présence d'esprit de ce monsieur ouvrant la portière d'une voiture avancée près de lui, à son appel, voyant s'y installer un malin, entré par l'autre portière invoquant vainement son droit de priorité et qui, désespérant d'avoir raison du premier occupant, monte sur le siège du cocher, obtient son concours sur promesse d'un fort pourboire, et crie: "Au Panthéon!" pendant que l'intrus criait par le vasistas: "Rue des Martyrs, 36."

Le cocher prenant la route du Panthéon, forcé fut bien au voyageur de la rue des Martyrs de céder, avec force jurons, la voiture où il se carrait avec la satisfaction que donne une victoire noblement remportée.

Les choses se sont passées d'une façon moins spirituelle et moins pacifique entre les deux citoyens que voici aujourd'hui devant la palice correctionnelle; l'un (M. Taverny) comme plaignant, l'autre (M. Gingeolle) comme prévenu.

Le combat singulier que se sont livré ces messieurs ayant eu pour champ extrêmement clos, l'intérieur obscur de d'un fiacre, il est assez difficile pour le tribunal de deviner la vérité.

J'étais avec ma femme et ma belle-mère, dit M. Taverny; une voiture passe, je hèle le cocher, il se dirige de notre côté, s'arrête devant nous. J'ouvre la portière et je vois monsieur qui entrait par l'autre portière et s'en allait. Je lui dis: "Pardieu, monsieur, j'ai arrêté cette voiture, elle est à moi." — Monsieur, me répondit-il, une voiture est au premier occupant; j'y suis, j'y reste; le mot n'est pas de moi mais il explique admirablement ma pensée.

L'ironie ajoutée à la mauvaise foi vous comprenez messieurs si je pouvais laisser ma femme et ma belle-mère s'en aller à pied, pendant que ce quidam s'en irait avec ma voiture. J'ai donc tenté de le faire sortir de force...

Le prévenu. — J'ai apporté ma redingote, monsieur me l'a mise en guenilles.

M. le président. — Et vous l'avez brutalement frappé.

Le prévenu. — Il y a eu échange de coups; monsieur me saute à la gorge, je me défends.

COUCS

Dans les bureaux d'une grande administration.

Le garçon ferme soigneusement les volets d'une fenêtre, pour empêcher le soleil de pénétrer dans la chambre.

L'employé qui travaille dans cette pièce prenant l'attention pour lui, dit au garçon:

— Vous pouvez laisser ouvert, mon ami, ça ne me gêne pas, j'ai fini, je m'en vais.

— Le garçon, avec candeur:

— Oh! ce n'est pas pour vous, monsieur; c'est à cause du tapis!

Le tapis de la salle à manger est en train de brûler. Adieu, la boan ne bouge pas.

— Mais idiotie que vous êtes, pourquoi ne jetez-vous pas de l'eau dessus?

— Madame, c'est que je n'ai que de l'eau chaude!

Charge à fond de train contre les célibataires, par M. Lagneau. C'est devant l'Académie des sciences morales et politiques qu'a été lu le mémoire qui stigmatise le célibat.

M. Lagneau parle au nom de la population. Mais on ne voit pas trop quel remède il propose.

On a souvent parlé d'un impôt. Ce serait puéril et saugrenu. Croit-on que jamais personne se mariera pour ne pas payer cent francs de contribution! Avec cela qu'une femme ne coûte pas bien autrement cher, par les toilettes qui courent!

Et puis, franchement, nous parlons de la liberté sur tous les tons. Sans cesse on cherche à inventer de nouvelles tyrannies.

S'il est un droit de l'homme incontestable, c'est bien le droit de vivre seul. Comment peut-on songer à y porter atteinte?

Vous fabriquerez de jolis ménages à l'aide de ces enrôlements involontaires.

M. Lagneau, sans doute, le sait aussi bien que nous; mais il a va là un thème à varier, un prétexte à dissertation bruyante.

Oh! la manie d'écrire!

La politesse est comme l'eau courante: elle rend unis et lisses les plus durs cailloux.

Il est question d'un boulevardier fort connu pour son profond égoïsme.

— Enfin, disait quelqu'un, on ne lui a jamais connu une seule affection.

— Si, moi, dit quelqu'un.

— Allons donc!

— Parfaitement?

— Oh? quand?

— L'hiver dernier..... c'était une affection du larynx.

Une petite insanité bien nature: à un enterrement.

— Comment! il est mort? Je ne peux pas y croire.

— Dame! vous savez qu'il avait quatre-vingt-deux ans.

— Déjà? (!!!)

Une rencontre:

— Tiens! c'est vous!... ah! surpris, qu'il y a longtemps que je n'avais eu le plaisir... Eh! bien, ça va-t-il?... Que faites-vous?...

— Vous suivez votre cœur!

— Je ne suis pas un cœur, je suis masseur.

— Comment, vous êtes votre cœur?

— Mais, non, farceur je ne suis pas ma cœur, je vous réjette que je suis masseur.

— Comprenez pas...

— C'est pourtant bien simple: je suis masseur... dans un établissement de bains.

— Ah! vous m'en direz tant!... Oui, qui masseur dans un établissement... eh bien continuez!

A. O. YÉVOUSSU.

A la brasserie:

— Alors, pour noyer ton chagrin?...

— Tu le vois, je prends des bains froids.

— Allons! encore un homme à la mer.

— À l'amour?... Non, pas à l'amour... à l'absinthe, que je te dis!

X...vante les charmes de sa fiancée et ses qualités morales :
— Elle n'a pas de défauts !
— Pourtant, dit quelqu'un, je lui ai vu, l'autre jour, dans une discussion montrer une certaine impatience.
— Oui, je ne dis pas ; mais une impatience... d'ange.

Un joli mot du petit père Dupin, le doyen des auteurs dramatiques, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fait tous les jours sa promenade sur les boulevards.

Avant-hier, il est bousculé par deux croques-mort au coin de la rue Vivienne.

— Ces gens-là m'en veulent, dit-il en souriant à l'ami qui l'accompagnait, et ils n'ont pas tort : il y a trop longtemps que je les fais attendre !

Une Fortune pour J. W. Chapin de Maynard, Mass. — M. J. W. Chapin, un commerçant de thé etc, à Maynard Mass. est venu en cette ville percevoir \$1,200, il y a quelques semaines il a acheté de M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La, un cinquième du billet No 13,807, dans le tirage du 12 mai de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. Il a reçu les \$1,200 par l'Adams Express Company. Boston, [Mass.] Star, 3 juin.

Le Charivari raconte un fait bien singulier au sujet de la superstition du no 13 :

— Il y a, dit-il, superstitions et superstitions, les unes sont inexorablement combattues par nos édiles, les autres les trouvent indulgents à l'extrême.

Et il ajoute :
Dans les hautes classes, ce n'étaient les plus intelligentes, parmi lesquelles la classe des gros propriétaires, croit-on que la superstition du numéro 13 persiste encore en plein Paris ?

Incrovable, mais c'est comme ça. Et pas seulement dans les quartiers modestes ou arriérés, mais bien dans les plus beaux castrés de la civilisation triomphante ; tenez, par exemple, dans la superbe avenue de Friedland, où la richesse et le luxe ont bâti leurs nouveaux monuments, sous forme d'hôtels et de splendides habitations hors de prix.

Cette somptueuse avenue n'a pas de numéro 13. La maison à laquelle revenait le chiffre réputé malheureux au temps des sorciers et des sortilèges, a été dispensée de l'appliquer sur sa façade.

La plaque réglementaire, porte le numéro 11 bis.

Une enquête a dû être présentée pour cela.

Une réponse officielle a dû être faite et consignée quelque part.

Requête et réponse seraient curieuses à connaître pour l'éducation de nos neveux, quand on voudra écrire, à leur intention, une petite histoire du vieux Paris de 1884.

On demandait à voir.

Au café :

— Monsieur, vous êtes un poiss...

— Vous, un crétin !

— Je vous enverrai mes témoins demain.

— Je les recevrai.

Un consommateur, (à part). — Et l'on dit que les affaires vont mal !

Au Sénat :

— Vous ne permettez de vous dire mon cher collègue, que vos opinions sont ridicules et que je ne les partage pas.

— J'en suis bien aise, on les partageant vous les diminuez,

Deux rapins poignent en pleine air.

Ils demeurent silencieux, tout à l'inspiration. Tout à coup, l'un d'eux pousse un juron et s'écrie :

— Nature morte !

— L'autre se lève et lui dit :

— Qu'est-ce que tu as ?

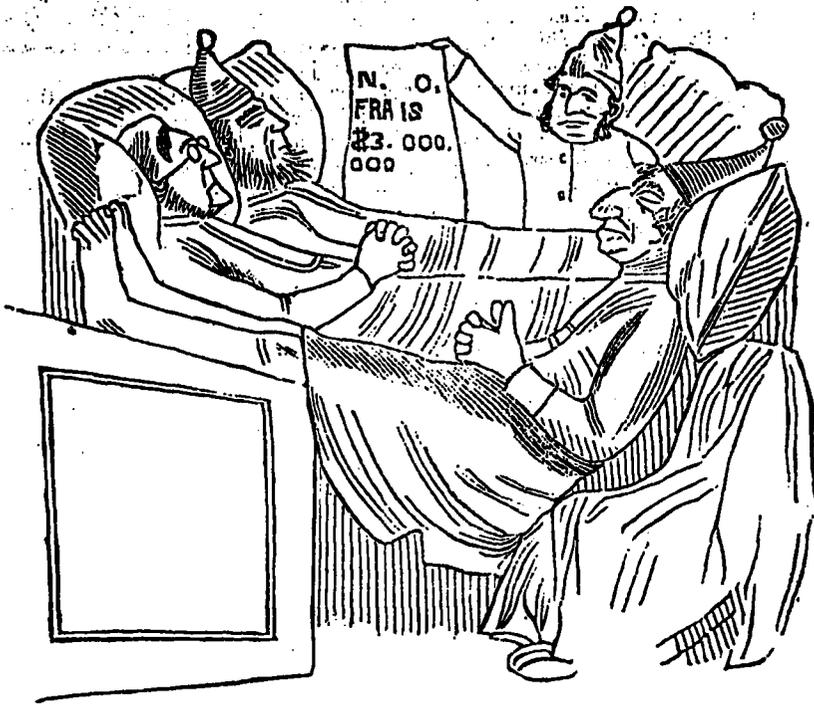
— Impossible de rendre ce que je vois...

— Va toujours.

— Impossible, te dis-je. Les dieux infernaux se sont ligüés ! La nature ne veut pas me confier ses secrets. Qu'est-ce que tu fais quand elle te résiste ?

Et l'autre, montrant gravement sa toïte :

— Tu vois, " je l'assessio ! "



LA LONGUE SESSION

Ladebauche.—Ah ! ça messieurs, vous allez vous reveiller. J'ai quelque chose ici qui va vous donner de l'occupation.

On entend le cocher.
M. le président. — Savez-vous qui a commencé de vos deux voyageurs ?

Le cocher. — Ah pour ça, j'ai entendu, mais on ne pouvait rien voir. Voilà le monsieur qui m'avait appelé voyant que l'autre qui s'était faufilé par l'autre portière ne voulait pas s'en aller, entre dans la voiture ; alors voilà un chabannais, une bousculade ; Vous êtes un mufla — et vous une fripouille ! Là-dessus, la voiture était secouer comme un prunier ; alors, vlan une giffo.

M. le président. — Qui l'a donnée ?

Le cocher. — Ah ! je ne sais pas. Aussitôt, vlan ! une autre giffo, et puis vlan ! vlan ! vlan ! je compte neuf gifles ; les deux femmes criaient comme des perdus.

M. le président. — Et vous laissez battre ces deux hommes ?

Le cocher. — La voiture était à eux et passé dix minutes, c'est à l'heure. A la neuvième giffo, v'là monsieur (le plaignant) qui est repoussé dehors ; et une jambe qui sort de la voiture et lui fiche un coup de pied dans le... Alors il était comme un enragé ; la jeune dame lui disait : " Mon ami, allons-nous en ! — Non crait il je veux l'étrangler ! — Voyons, Alfred, crait la vieille dame. — Non, ne me retenez pas " qu'il répond comme un lion rugissant. Là-dessus, il rentre dans la voiture, la vieille dame le tirait par son pantalon, la jeune criait : " A la garde ! " Bon, les gifles recommencent : Vlan ! vlan ! vlan ! Cette fois j'en ai compté quatorze, l'une n'attendait pas l'autre, et la voiture manquait de chavirer ; mon cheval était secoué à tomber la pauvre bête.

M. le président. — Et vous continuez à regarder cela tranquillement.

Le cocher. — La voiture était à eux, c'était à l'heure ; seulement je consolais les dames, leur disant que ça ne serait rien. Là-dessus v'là encore le même qui resaute de la voiture et la jamba qui lui relâche un grand coup de pied dans le... alors j'ai grimpé sur mon siège et j'ai mené l'autre monsieur qui s'est très bien conduit à mon égard il m'a donné 20 sous de pourboire ; moi franchement, je crois que c'est l'autre qui avait tort, vu que les voitures, c'est au premier qui les attrape.

Le prévenu explique sa prise de possession de la voiture par le même raisonnement. Quant aux gifles, il affirme qu'il y eut échange à part égale.

Les curieux rassemblés autour de la voiture et qui ont bien voulu servir de témoins au plaignant, en savent juste autant que le cocher.

Mais, enfin, le plaignant a un certificat du médecin qui constate de nombreuses contusions et une effusion de sang, de sorte que M. Gingolle a été condamné à 55 francs d'amende et à 100 francs de dommages-intérêts.

COUACS.

Deux ouvriers regardant passer le cortège suivant les restes de Mgr Bourget sur la rue St Laurent lors de leur translation de l'église du Sault au Récollet à Notre-Dame.

— As-tu vu Monseigneur Bourget ?

— Pas encore, mais je le verrai ce soir à la paroisse lorsqu'il sera exposé.

— Tu ne le verras pas aussi bien que moi. Moi, je l'ai vu exposé au Sault. J'ai vu sur une table sa mitre, sa croce, son baret et, tous ses outils.

Le Canard a entendu cette conversation de ses propres oreilles.

On lit ce qui suit dans la Presse vendredi dernier :
" La compagnie du chemin de fer du Grand Tronc vient de construire deux immenses chaudières de dix pieds et demi de longueur et d'un diamètre de même grandeur.

Les cylindres ont 36 pouces de diamètre. Le piston aura 36 pouces de course. C'est la première fois que le Canard entent parler des cylindres et du piston d'une chaudière.

On osait des divers emblèmes qui se trouvent gravés sur les monnaies.

— L'Empire avait un aigle.
— Et toi roi un coq.
— Un autre souverain une cigogne.
— C'est curieux, observait un assistant, la République seule n'est pas représentée par un oiseau.
— Dame, c'est sans doute parce que la République ne vole pas.

Dans la rue, un enfant s'approche d'un passant et lui demande l'aumône.

— Monsieur, un petit sou pour un homme aveugle ! gémit-il d'un air désolé.
Le passant s'arrête, fouille dans sa poche, mais, au moment où il va donner son obole, un soupçon lui traverse l'esprit.

— Ou est-il, ton aveugle ?... demande-t-il au petit mendiant.
L'enfant montre du doigt un étalage de photographies et répond avec assurance :
— Le voilà qui regarde les images.

Deux provinciaux entrent dans un théâtre :

— Vous serez très bien dans cette baignoire, dit l'ouvreur. Et si vous aviez besoin de quelque chose...
— Bien, bien, répond l. monsieur. Nous vous sonnerons pour le linge.

Un monsieur va voir un professeur d'histoire naturelle et le trouve prêt à sortir :

— Je vous dérange peut-être, monsieur ? demande le visiteur.
— Mais pas du tout...
— Vous allez peut-être commencer d'importants travaux scientifiques, et ma visite...
— Vous ne me dérangez nullement, vous dis-je, au contraire. J'allais faire quelques études sur les siéges... Aidez-vous donc !

On a tort de prétendre que le respect se perd en France. Il y a des gens qui conservent les bonnes traditions.

Le marquis de M... a reçu de son régisseur une lettre qui se termine par ces post scriptum :
" Se vous prie, monsieur le marquis, de m'excuser si je vous écris la présentent en bras de chemise, mais c'est qu'il fait vraiment chaud ! "

Extrait d'un rapport de gendarmerie dressé dans un petit village de France :

" Nous, gendarmes du canton. Nous sommes transportés, sur réquisition du procureur de la République, dans la commune de... Nous avons rencontré, vers midi moins le quart, des jeunes gens du pays qui ont fait un tapage tel que nous n'avons pu hésiter à le qualifier de nocturne."

Le baron de K..., connu pour être toujours très correctement mis, ayant des manières remarquablement soignées, est devenu très négligé depuis quelques jours.

Un de ses amis, lui rendant visite hier lui fit quelques reproches, surtout sur ses mains mal propres.

K... lui répondit qu'étant très doucement ému de la mort du grand poète il en voulait porter le deuil jusqu'au bout des ongles.

Hommes débilés et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dycer au suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

Dans un salon :
Entre une demoiselle maigre comme un cent de clous.

— Qui est-ce ?
— Mlle X...
— Elle voudrait bien se marier. Mais, bâtie comme elle l'est, elle ne trouve pas.
— Pauvre fille ! Un bâton qui cherche un aveugle.

Un débutant, que l'on vient de siffler sur une scène de la banlieue de Paris, voit le directeur de celle-ci refuser de lui signer un engagement.

— C'est bien, s'écrie-t-il furieux. Quo ce qui va arriver retombe sur votre tête. Votre refus coûtera la vie à des centaines d'innocents.

Et il s'élança avec violence hors du cabinet de l'impressario.

Celui-ci épouvanté, court prévenir le commissaire de police. On se met à la recherche du jeune cabotin. On le retrouve. Le magistrat l'interroge avec sévérité.

— Qu'entendez vous par ces menaces de meurtres ?
— Moi, je n'ai menacé personne. J'ai seulement voulu dire qu'ayant échoué au théâtre, j'allais continuer mes études et me faire recevoir médecin.

Cueilli dans un journal de province :

" La malheureuse femme évanouie, s'était laissée glisser de son lit la tête la première, de telle façon qu'elle avait les pieds en l'air. Jamais physiologie ne fut plus renversée." Parbleu !

Dans un concert de bienfaisance :
Une femme du monde sur l'estrade.

— Elle n'est pas belle quand elle chante, dit aussitôt une amie.
— C'est vrai ; mais aussi, réplique une autre, comme elle est laide quand elle ne chante pas !

On causait dans un salon d'un récent jugement de divorce obtenu contre la marquise de B...

— Le procès a révélé des détails scandaleux.

— Vous m'écoutez ! La marquise paraît pour très-honnête, un peu prude-même.

— Oh ! la plupart des mariages sont comme les ours : ce n'est que quand on les brise qu'on voit sortir le jaune.

Mme X... se donne audacieusement trente ans et demi... juste l'âge qu'elle se donnait, l'an dernier, à pareille époque.

— Elle est donc comme la pendule de ma salle à manger, s'écrie une de ses amies : il n'y a que la petite aiguille qui marche.

Une paysanne écrivant aux parents d'un nourrisson confié à ses soins, termine sa lettre par cette formule naïve :

" Je suis avec respect, monsieur et madame, votre nourrice pour le vie."

Simple réflexion d'un martyr de la canicule en regardant tomber le dernier orage.

— La différence qu'il y a entre les enfants et le temps, c'est que plus ce dernier est gâché, moins il est insupportable.

LE VŒU MALADROIT

Pieds nus, les cheveux au vent, un vagabond passa sur la route...

— Oh ! qu'elle est jolie ! s'écriait-il en s'arrêtant tout à coup.

Il avait aperçu la princesse Roseline qui prenait le frais à sa fenêtre ; et, vraiment, il était impossible de rien voir sur la terre qui fut aussi joli qu'elle.

Il s'en alla, courbant la tête. Il lui semblait maintenant que tout était sombre devant lui, autour de lui, l'horizon, la route, les arbres en fleurs depuis qu'il ne voyait plus Roseline.

— Eh ! mon enfant, pourquoi vous désolerez-vous ainsi ? demanda une vieille bûcheronne qui sortait de la forêt, courbant l'échine sous un tas de branches létries.

— A quoi me servirait de vous l'apprendre ? Vous ne pouvez rien pour moi, bonne femme.

— En cela vous vous trompez, dit la vieille.

En même temps, elle se dressa, se jetant son fardeau ; ce n'était plus une bûcheronne ; elle était habillée d'une robe d'argent, les cheveux enroulés de fleurs et de pierreries ; quant aux branches sèches, elle avaient pris leur vol en se couvrant de feuilles vertes, et, retournées à l'arbre d'où elles étaient chues, elles chantraient pleines d'oiseaux.

— Oh ! madame la fée ! dit le vagabond en se jetant à genoux, prenez pitié de mon infortune. Pour avoir vu la fille du roi, qui prenait le frais à sa fenêtre mon cœur ne m'appartient plus, et je sors que jamais je n'aimerai une autre femme qu'elle.

— Bon ! dit la fée, ce n'est pas là un grand malheur.

— Peut-il en être un plus grand pour moi ? Je mourrai si je ne deviens pas l'époux de la princesse.

— Qui l'empêche de le devenir ? Roseline n'est pas fiancée.

— Oh ! madame, regardez mes hillons, mes pieds nus ; je suis un pauvre enfant qui mendie sur les chemins.

— N'importe ! il ne peut manquer d'être aimé, celui qui aime si chèrement ; c'est la loi éternelle et douce. Le roi et la reine te repousseront avec mépris, les courtisans feront de toi des risées, mais si ta tendresse est véritable, Roseline sera touchée de tes prières, de tes larmes, de tes dévouements, et, un soir que, chassé par les volets, mordu par les chiens, tu ploureras dans quelque grange, elle viendra, rougissante et heureuse, te demander la moitié de ton lit de paille.

L'enfant secoua la tête, ne croyant pas qu'un tel miracle fût possible.

— Prends garde ! reprit la fée. L'Amour n'aime pas que l'on doute de sa puissance, et il se pourrait que tu fusses châtié d'une façon bien cruelle à cause de ton peu de foi. Ce pendant, puisque tu souffres, je veux bien veoir à ton aise. Fais un vœu, je l'exaucerai.

— Je voudrais être le plus puissant prince de la terre afin d'épouser la princesse que j'adore.

— Ah ! que ne vas-tu sans te troubler d'un tel souci, chanter une chanson d'amour sous sa fenêtre ! Enfin, puisque je t'ai promis, il sera fait selon ton désir. Mais je dois t'avertir d'une chose : lorsque tu auras cessé d'être ce que tu es encore, aucun enchanteur, aucune fée, pas même moi ne pourra te remettre en ton premier état ; une fois prince devenu tu le seras pour toujours.

— Croyez-vous qu'il prendra jamais envie au royal mari de la princesse Roseline d'aller médier son pain sur les routes ?

— Je souhaite que tu sois heureux dit la fée avec un soupir.

Puis d'une baguette d'or, elle lui toucha l'épaule, et, dans une brusque métamorphose, le vagabond fut seigneur magnifique, éblouissant de soleil et de joyaux, chevauchant sur un étalon de Hongrie, à la tête d'un cortège de courtisans empanachés et de guerriers aux armures d'or qui soufflaient dans des trompettes !

Un aussi grand prince n'était pas pour être mal reçu à la cour ; on ne manqua point de lui faire l'accueil le plus empressé ; pendant une semaine il y eut en son honneur des carrousels, des bals, toutes les fêtes que l'on peut imaginer. Mais ce n'était pas de ces plaisirs qu'il était coupé ! A toute heure du jour et de la nuit, il songait à Roseline ; quand il la voyait, il sentait son cœur déborder de délices ; quand il l'entendait parler, il croyait ouïr une musique divine, et il faillit se pâmier d'aise une fois qu'il lui donna la main pour danser une pavana. Une chose le chagrinait un peu : celle qu'il aimait tant ne paraissait point prendre garde aux soins qu'il lui rendait ; elle restait le plus souvent silencieuse, avec un air de mélancolie. Il ne persista pas moins dans le projet de la demander en mariage ; et, comme on le pense, les royaux parents de Roseline se gardèrent bien de refuser un parti aussi considérable. Ainsi le vagabond de naguère allait posséder la plus belle princesse du monde. Une si extraordinaire félicité le troublait à tel point qu'il répandit au consentement du roi par des gestes extravagants peu compatibles avec la solennité de son rang, et, pour un peu, il eût dansé la pavana devant la cour, tout seul ! Hélas cette grande joie n'eut qu'une courte durée. A peine avertie de la volonté paternelle, Roseline tomba à demi-morte, dans les bras de ses demoiselles d'honneur ; et, quand elle revint à elle c'était pour dire, avec des sanglots, en se tordant les bras, qu'elle ne voulait pas se marier, qu'elle se tuerait plutôt que d'épouser le prince.

Plus désespéré qu'on ne saurait l'exprimer, le malheureux amant se précipita, en dépit de l'étiquette, dans la chambre où l'on avait transporté la princesse, et, tombé sur les genoux tendant les bras vers elle : — Cruelle, s'écria-t-il, rétractez ces paroles qui m'assassinent ! Elle ouvrit lentement les yeux, et répondit avec langueur, avec fermeté cependant : — Prince, rien ne triomphera de ma résolution ; je ne vous épouserai jamais.

— Quoi ! vous avez la barbarie de déchirer un cœur qui est tout vôtre ! Quel crime ai-je commis pour mériter une punition semblable ? Doutez-vous de mon amour ? craignez-vous que je ne cesse un jour de vous adorer ? Ah ! si vous pouviez lire en moi, vous n'auriez plus ni ce doute ni ces craintes. Ma passion est si ardente qu'elle me rend digne même de votre incomparable beauté. Et si vous ne vous laissez point émouvoir par mes plaintes, je ne trouverai que dans le trépas un remède à mes maux ! Rendez-moi l'espoir, princesse, ou je m'en vais mourir à vos pieds.

Il ne borna point là son discours ; il dit toutes les choses que la plus violente douleur peut inspirer à un cœur épris : si bien que Roseline ne lissa pas d'être attendrie, mais point de la façon qu'il eût voulu.

— Malheureux prince, dit-elle, si ma pitié, à défaut de ma tendresse, peut vous être une consolation je vous l'accorde volontiers. Je suis d'autant plus porté à vous plaindre, que j'endure moi-même le tourment qui vous navre.

— Que voulez-vous dire, princesse ? — Mélas ! si je refuse de vous épouser, c'est parce que j'aime d'un amour sans espérance un jeune vagabond qui passa un jour, pieds nus, les cheveux au vent, devant le palais de mon père, et qui m'a regardé, et n'est pas revenu !

CATULLE MENDÈS.

— Accusé, vous aviez pour complice un chanoine de la pire espèce. — Dame ! mon président, je n'ai pas trouvé d'honnête homme pour m'aider.

La toilette d'une Parisienne

Il vient de mourir, à Autauil, une dame âgée de quatre-vingt ans qui fut autrefois d'une grande beauté.

Mme R... écrivait chaque soir l'emploi de sa journée, et cela depuis sa jeunesse. Cette sorte de journal est accompagné de réflexions sur la coquetterie des femmes qui ne manquent pas de sel ; elle dit, notamment, qu'à partir de l'âge de sept ans la femme cesse d'être indifférente aux mille riens qui peuvent rehausser sa beauté.

Mais le point intéressant de ces mémoires est celui-ci : Mme R... de puis l'âge de vingt ans jusqu'à trente, passait trois heures par jour à sa toilette. Le calcul fait donne pour cette période : 1 an, 91 jours et 6 heures employées à relever les mèches rebelles, à s'enfariner le joues, à se rougir les lèvres.

De trente ans à cinquante, cette coquette ne consacrait pas moins de cinq heures par jour à réparer des ans l'irréparable outrage. Soit 4 ans et 40 jours.

Voilà donc près de six années entièrement consacrées à la toilette dans une période de trente ans, soit le cinquième de sa vie. Et notez qu'à partir de cinquante ans sa coquetterie redoubla d'efforts.

Ceci pourrait être l'histoire de bien d'autre Parisiennes.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désireront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y.—21

Une scène comique sur le chemin de fer du Nord.

Un monsieur entre dans un wagon de première où il n'y a qu'un passager qui fume un cigare. Celui-ci lui demande. Est-ce que la fumée vous gêne ?

— Oui, monsieur.

Le passager jette son cigare par la fenêtre. L'autre tire sa blague, bourre une belle pipe en brière et se mit à fumer comme un volcan.

— Comment ! vous fumez !

— Oui, mais je n'aime pas l'odeur d'un mauvais cigare. Votre cigare n'avait pas été acheté chez Nathan. Chez Nathan on ne trouve que les meilleurs cigares au prix du gros. Nathan est au No. 71 rue St Laurent et 1916 rue Notre Dame. 38-41

PREMIER CAPITAL \$75,000

Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous soumettons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Handwritten signatures and names.

Commissionaire

Incorporée en 1863 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$550,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges furent prolongés par la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D. 1892. Le scrutin fut voté et endossé par le peuple d'aujourd'hui.

Les grands tirages s'impliment ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

OPPORTUNITE ÉPIQUE DE GAGNER UNE FORTUNE. SEPTIÈME GRAND TIRAGE DE LA COMPAGNIE DE LOTERIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE. LE 15 JUILLET 1895, 182ème tirage Mensuel.

Prix capital - - \$75,000

100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

LISTE DES PRIX -

Table with 3 columns: Prix Capital de, \$75,000, \$75,000; 10,000, 10,000; 5,000, 5,000; 1,000, 1,000; 500, 500; 250, 250; 100, 100; 50, 50; 25, 25.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 2 columns: 9 Prix d'Approximation de \$750, \$6,750; 9, 4,500; 9, 2,250.

1907 prix s'élevant à \$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seuls ent au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez immédiatement, donnant votre adresse au long, MANDATS DE PONT mandats d'express, ou change sur New-York sans aucune lettre ordinaire. Bille de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressées.

M. A. DAUPHIN,

New-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN,

607 Seventh St., Washington D. C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,

New Orleans, La.

Compagnie de Navigation de Longueuil



Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE]

Le splendide vapeur MONTARVILLE, ou un autre vapeur, fera le service quotidien, si le temps le permet et jusqu'à avis contraire, du quai Jacques-Cartier tous les jours de la semaine à 10 h. m. et à 2 p. m. Retour à 6 heures.

Le dimanche : 13, 21 et 23 heures. Retour à 6 et 8 heures.

Prix du passage, aller et retour : 10 cts ; enfants avec leurs parents, 5 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour des plieuses-niques et qui seront annoncés dans les journaux.

Repas servis chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville.

CAPT. BOURDON, Gérant.

PAILLE ! PAILLE !

Voici le temps des chaâours. Il faut porter la paille. Pour avoir un frais et élégant chapeau de paille italienne, mexicaine ou canadienne, dans le dernier style il faut aller au populaire magasin de chapellerie de

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitre Vous êtes toujours sûrs d'y acheter le meilleur marché qu'ailleurs.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34

Nouvelle Boucherie

Une bonne aubaine pour les ménagères

M. BEAUDOIN & LA FRANCHISE ont ouvert un étal de boucherie au No. 687 rue Notre Dame où les familles trouveront toujours des viandes de premier choix CHARCUTERIE, LEGUMES, GIBIERS etc., aux prix les plus modérés. Effets livrés à domicile sans charge extra.

BEAUDOIN & LA FRANCHISE, 687 rue Notre Dame.

Montréal 25 avril 1885.—30—2m

AVIS AUX MÈRES

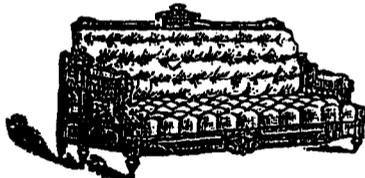
Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

"Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

NOUVELLE INTÉRESSANTE.

HOVER



Comme Sofa

Toutefois, il est à noter que ce sofa-lit est une invention qui a été brevetée en France, Angleterre, États-Unis et Canada.

AUX MÉNAGÈRES.

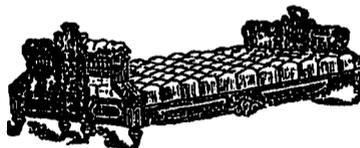
SOFA-LIT BREVETÉ.

Breveté en France, Angleterre, États-Unis et Canada.

Un Lit Parfait.

Un Sofa Elegant

INVENTION UTILE.



Comme Lit.

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutées qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit :

Tous déclarent l'invention admirable.

Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.

Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et moelleux.

LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.

LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de démanteler les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses.

S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicolas.